

PAN

Rivista di Filologia Latina

12 n.s. (2023)

PAN. Rivista di Filologia Latina
12 n.s. (2023)

Direttori

Gianna Petrone, Alfredo Casamento

Comitato scientifico

Thomas Baier (Julius-Maximilians-Universität Würzburg)
Francesca Romana Berno (Sapienza Università di Roma)
Maurizio Bettini (Università degli Studi di Siena)
Armando Bisanti (Università degli Studi di Palermo)
Vicente Cristóbal López (Universidad Complutense de Madrid)
Rita Degl'Innocenti Pierini (Università degli Studi di Firenze)
Alessandro Garcea (Université Paris 4 - Sorbonne)
Tommaso Gazzarri (Union College - New York)
Eckard Lefèvre (Albert-Ludwigs-Universität Freiburg)
Carla Lo Cicero (Università degli Studi Roma 3)
Carlo Martino Lucarini (Università degli Studi di Palermo)
Gabriella Moretti (Università degli Studi di Genova)
Guido Paduano (Università degli Studi di Pisa)
Giovanni Polara (Università degli Studi di Napoli - Federico II)
Alfonso Traina † (Alma Mater Studiorum-Università degli Studi di Bologna)

Comitato di redazione

Francesco Berardi (Università degli Studi G. d'Annunzio Chieti-Pescara)
Maurizio Massimo Bianco (Università degli Studi di Palermo)
Orazio Portuese (Università degli Studi di Catania)

Editore

Istituto Poligrafico Europeo | Casa editrice
marchio registrato di Gruppo Istituto Poligrafico Europeo Srl
redazione / sede legale: via degli Emiri, 57 - 90135 Palermo
tel. 091 7099510
casaeditrice@gipesrl.net - www.gipesrl.net

© 2023 Gruppo Istituto Poligrafico Europeo Srl
Tutti i diritti riservati

This is a double blind peer-reviewed journal

Classificazione ANVUR: classe A

Il codice etico della rivista è disponibile presso
www.unipa.it/dipartimenti/cultureesocieta/riviste/pan/

ISSN 0390-3141 | ISSN online 2284-0478

Volume pubblicato con il contributo
dell'Associazione Mnemosine

Atti del Convegno internazionale

Respicere, prospicere:
per una morfologia del paesaggio
nella *Pharsalia* di Lucano

Palermo, 13-14 dicembre 2022

Le blocus du port de Brindes dans la *Pharsale* de Lucain (II, 610-736) :
préfiguration des destins de César et de Pompée

Parmi les nombreuses *descriptions locorum* figurant dans la *Pharsale*¹, se trouve celle du port de Brindes au livre II. Elle est située au début de l'épisode du blocus du port (II, 610-736), mené par César contre Pompée qui s'est réfugié dans les solides citadelles de la ville². L'épisode se déroule en plusieurs temps, d'ampleur croissante. Tout d'abord le poète procède à une description de la configuration du port (v. 610-627). Est rapporté ensuite le discours de Pompée à son fils qu'il envoie avec les consuls en Orient pour rallier des troupes (v. 628-649). Suit le siège de Brindes (v. 650-679), puis la fuite de Pompée (v. 680-736), qui vient clore non seulement l'épisode, mais l'ensemble du livre II.

L'importance accordée à la topographie du site est primordiale. Elle s'explique par deux raisons majeures : d'une part ce lieu, sûr et protecteur, va subir avec l'arrivée de César une transformation contre nature, et, d'autre part, les actions des protagonistes, qui tentent d'utiliser la configuration du lieu à leur avantage, révèlent grâce à une intertextualité féconde le destin qui les attend.

La ville de Brindes et son port constituent en effet un refuge naturel pour Pompée avant l'arrivée de César (Luc. B.C. 2, 613-621):

*Hanc latus angustum iam se cogentis in artum
Hesperiae tenuem producit in aequora **linguam**,
Hadriacas flexis claudit quae cornibus undas. 615
Nec tamen hoc artis inmissum faucibus aequor
portus erat, ^T si non ^P uiolentos **insula** coros
exciperet ^T saxis ^P lassasque refunderet undas.
Hinc illinc ^T **montes** ^P **scopulosae rupis** aperto
opposuit ^T **natura** ^F mari ^H flatusque **remouit**, 620 DS DS DS
ut tremulo ^T starent ^P contentae fune carinae.*

¹ J.-P. AYGON, *L'insertion de quelques descriptions locorum dans la narration chez Lucain : le jeu avec la tradition épique*, in O. DEVILLERS, S. FRANCHET D'ESPÈREY (dir.), *Lucain en débat. Rhétorique, poétique et histoire*, Paris, 2010, pp. 43-54, relève une trentaine de *descriptions locorum* dans la *Pharsale*.

² Sur l'ensemble de l'épisode, consulter notamment F. BARRIÈRE, *Lucain, La guerre civile, Chant II*, Paris, 2016 ; E. FANTHAM, *Lucan, De bello civili, Book II*, Cambridge, 1992 ; C. SAYLOR, *A Note on Style in Lucan's Episode of Brundisium, Pharsalia 2.610-79*, in *Classica e mediaevalia* 51, 2000, pp. 191-195 ; J. RADICKE, *Lucans poetische Technik. Studien zum historischen Epos*, Leiden-Boston 2004 ; F. KÖNIG, *Mensch und Welt bei Lucan im Spiegel bildhafter Darstellung*, Diss. Kiel, 1957 ; W. MENZ, *Caesar und Pompeius im Epos Lucans. Zur Stoffbehandlung und Charakterschilderung in Lucans Pharsalia*, Diss. Berlin, 1952.

« C'est une mince langue de terre, que le flanc étroit de l'Hespérie, ramassée sur elle-même, allonge dans les flots et qui enferme de ses cornes incurvées les ondes adriatiques. Cependant, la mer enclavée dans ces gorges étroites ne serait pas un port, si une île ne recevait sur ses rochers les corus violents et ne refoulait les flots fatigués. De part et d'autre la nature a opposé à la mer libre des montagnes aux écueils rocheux et écarté les souffles, pour que les carènes pussent, immobiles, se contenter d'un câble tremblotant »³.

La topographie du site est présentée selon plusieurs points de vue qui suivent une focalisation progressive en trois mouvements⁴. Les trois premiers vers (v. 613-615), montrent ainsi la côte selon une perspective à vol d'oiseau, afin de faire ressortir les principales caractéristiques de la baie. Les trois vers suivants (v. 616-618) offrent un panorama du port et de l'île qui le protège de l'assaut des flots et des vents. Enfin, les trois derniers vers (v. 619-621) procèdent à un focus sur le chenal bordé de montagnes rocheuses permettant aux bateaux d'entrer sans difficulté dans le port.

Le point commun de ces trois évocations réside dans l'action bénéfique de la nature pour l'homme, puisque chaque évocation met en avant le thème de la lutte entre les éléments. Ainsi la bande de terre qui s'avance dans la mer (*producit in aequora linguam*, v. 614), enferme les flots (*claudit... undas*). Une île (*insula*, v. 617) retient les vents et les ondes, dont le poète souligne la violence par deux adjectifs (*violentos*, v. 617 ; *lassasque*, v. 618), tous deux mis en valeur par une même position à la P⁵. La nature agissante (*natura*, v. 620), sujet des verbes d'action *opposuit* et *remouit*, placés l'un en tête de vers et l'autre à la fin du vers pour un effet encadrant, apparaît alors comme l'élément stabilisateur et bénéfique pour les habitants comme pour les navires, si bien que rompre cet équilibre de la nature peut provoquer le déchaînement des éléments et donner libre cours à une violence destructrice, comme le suggère le rythme heurté du vers avec la séquence T F H, qui s'oppose à la disposition harmonieuse du vers avec la succession DS DS DS⁶, suggérant ainsi un équilibre qui reste précaire⁷.

Cette description n'est pas sans rappeler le début du livre I de l'*Énéide*, lorsque Virgile décrit le port libyen où Énée a débarqué après l'épisode de la tempête (Verg. *Aen.* 1, 159-164):

Est in secessu longo locus : insula portum
efficit obiectu laterum, quibus omnis ab alto 160
frangitur inque sinus scindit sese unda reductos.
Hinc atque hinc vastae rupes geminique minantur
in caelum scopuli, quorum sub uertice late
aequora tuta silent ; (...)

³ Sauf mention contraire, les textes latins et les traductions sont cités d'après les éditions de la Collection des Universités de France, Paris, Les Belles Lettres.

⁴ Voir KÖNIG, *op. cit.*, pp. 170-174.

⁵ Par convention, nous adoptons le sigle P pour la césure penthémimère, T pour la césure trihémimère, H pour la césure hephthémimère, F pour la césure trochaïque 3e, B pour la ponctuation bucolique.

⁶ Sur les effets de rythme au sein de l'hexamètre dactylique, consulter J. DANGEL, *L'hexamètre latin : une stylistique des styles métriques*, in *Florentia Iliberritana* 10, 1999, pp. 63-94 ; J. DANGEL, F. HINARD, *Liberalitas. Scripta Varia, Mélanges J. Hellegouarc'h*, Bruxelles, 1998, pp. 308-315 ; J. COLLART, *Sentences et formules monostiques chez Virgile et Horace. Quelques remarques de métrique*, in *Mélanges P. Boyancé*, Rome 1974, pp. 205-212.

⁷ RADICKE, *op. cit.*, p. 223, évoque ainsi l'atmosphère sombre qui se dégage de la description du lieu.

« Au creux d'une baie profonde, il est un lieu : une île y fait un port en déployant au-devant de ses côtes où se brise toute la houle du large, rejetée de part et d'autre vers des criques retirées. À droite, à gauche, des falaises gigantesques, deux cimes menacent le ciel ; sous leur élévation, bien loin, les eaux abritées se taisent ».

On y retrouve une même île protectrice (*insula*), même si en réalité aucune île ne protège l'entrée du chenal menant au port de Brindes⁸, un port (*portus*), ainsi que des montagnes escarpées (*rupes - scopuli*), qui protègent des vents et des flots.

Après la description du port, Lucain en précise la fonction⁹. Celle-ci est double (Luc. B.C. 2, 622-627):

*Hinc late^T patet omne^F fretum^H, seu uela ferantur
in portus, ^T Corcyra, ^F tuos, ^H seu laena petatur
Illyris Ionias uergens Epidammos in undas.
Huc fuga nautarum, cum totas Adria uires 625
mouit et in nubes abiere Ceraunia cumque
spumoso Calaber perfunditur aequore Sason.*

« De la route la mer s'étend largement, soit que les voiles se portent, Corcyre, dans tes ports, soit que l'on gagne à gauche l'illyrienne Epidamme, inclinée sur les flots ioniens. C'est le refuge des matelots lorsque l'Adriatique met toutes ses forces en mouvements, que les monts Cerauniens se sont perdus dans les nuages et que la calabraise Sason est inondée par le flot écumeux ».

Le port de Brindes est ainsi le point de départ des routes maritimes, comme l'indique le verbe *patet* au vers 622, mis en valeur par sa position à la T : la mer est « ouverte », ce qui signifie que plusieurs directions sont possibles. Le poète mentionne ainsi deux destinations, annoncées par le parallélisme *seu... seu* (v. 622-623). La première destination est Corcyre (v. 623), qui fait face à la côte grecque au sud-est de Brindes, et la seconde destination est Epidamme (v. 624), appelée Dyrachium par les Romains.

Mais le port de Brindes est également un point d'arrivée, ou plus exactement un refuge pour les marins (*fuga nautarum*, v. 625) lors des tempêtes sur l'Adriatique. L'évocation poétique de la tempête aux vers 625-627 rappelle une fois de plus le déchaînement des éléments, marqué par le syntagme *totas uires* encadrant le substantif *Adria* au v. 625. On y retrouve certains des éléments de l'épisode de la tempête au livre V (5, 476-721)¹⁰. Sont mentionnés en particulier l'abondance des nuages (*nubes*, v. 626), la montée des eaux et l'agitation des flots (*spumoso aequore*) au vers 627, vers à la disposition remarquable formant un *uersus aureus*, qui rend plus vive la lutte entre terre et mer.

Au total, la description du port, qui s'étend sur dix-huit vers, présente une structure parfaitement équilibrée, qui progresse de trois vers en trois vers, formant en quelque sorte des triades, avec une correspondance régulière entre fin de phrase et fin de vers.

⁸ Sur la présence d'un îlot au fond d'une des rades du port, se reporter à AYGON, *art. cit.*, p. 45 n. 12.

⁹ Voir BARRIÈRE, *op. cit.*, pp. 247-248 ; FANTHAM, *op. cit.*, pp. 202-203.

¹⁰ Voir notre article R. UTARD, *César dans la tempête (Lucain, Pharsale, V 476-721) : la révélation d'un caractère*, in A. QUEYREL BOTTINEAU, R. UTARD (dir.), *Caractères et morales dans les sociétés anciennes*, Paris 2021, pp. 309-322.

Chacun de ces six ensembles de trois vers est consacré à une évocation différente de la péninsule¹¹, d'où ressort une impression de calme, de sérénité et d'équilibre.

C'est à l'issue de cette présentation détaillée de la ville de Brindes et de son port que le récit reprend là où il s'était arrêté, à savoir le repli de Pompée à Brindes, relaté aux vers 607 à 609 :

[...] *sic uiribus impar*
tradidit Hesperiam^P **profugus**que per Apula rura
Brundisii tutas concessit Magnus in arces.

« Ainsi Magnus, inférieur en forces, a livré l'Hespérie, et fuyant à travers les campagnes apuliennes s'est retiré dans les solides citadelles de Brindes ».

Si la description de Brindes s'apparente à une *ephrasis topou*, elle n'est nullement une digression ou un ornement poétique. Bien au contraire, le lieu est révélateur de la situation des personnages, tout autant qu'une préfiguration de leur destin. En effet, il n'y a pas de rupture dans le récit épique. La situation de Pompée rappelle ainsi des éléments de l'histoire de la ville (Luc. B.C. 2, 610-612):

Vrbs est Dictaeis^P *olim*^H *possessa colonis,*
quos Creta^T **profugos**^P *nexere per aequora puppes*
Cecropiae,^T **uictum**^P *mentitis Thesea uelis.*

« Il est une ville, jadis possession des colons dictéens, exilés de Crète que portèrent par les mers les poupes cécropiennes, quand les voiles mensongères annoncèrent la défaite de Thésée ».

Comme il l'a fait pour la ville de Capoue précédemment en 2, 392-393¹², le poète évoque en premier lieu la fondation mythique de la ville de Brindes. Il ne s'agit pas là d'un simple ornement poétique. Plusieurs termes de cette première évocation renvoient précisément à la situation de Pompée. Ces termes sont tout particulièrement mis en valeur par leur position dans le vers. Ainsi, l'adjectif *profugos* (« fuyards », au v. 611), placé entre la T et la P, désigne les colons qui ont fui la Crète et qui se sont réfugiés à Brindes, tout comme Pompée, qui s'est replié sur Brindes et qui est qualifié lui aussi de *profugus* en 2, 608. Le substantif *puppes*, rejeté en position finale du vers 611, annonce déjà la fuite par la mer de Pompée et de son armée (v. 680 et suiv.). Enfin le participe *uictum* (v. 611), également placé entre la T et la P, qui fait allusion à la supposée défaite de Thésée qu'annonçaient les voiles mensongères (*mentitis*), s'applique à double titre à Pompée (Luc. B.C. 2, 598-600):

Sensit et ipse metum Magnus, placuitque referri
signa nec in tantae discrimina mittere pugnae
*iam **uictum** fama non nisi Caesaris agmen.*

¹¹ Voir KÖNIG, *op. cit.*, p. 170.

¹² B.C. 2, 392-393 : *Interea trepido discedens agmine Magnus / moenia Dardanii tenuit Campana coloni* (« Pendant ce temps Pompée, s'éloignant d'une marche précipitée, occupa les murailles campaniennes du colon dardaniens »). La périphrase *moenia Dardanii [...] Campana coloni* fait référence au Troyen Capys qui, selon la légende, aurait fondé la ville de Capoue (Verg. *Aen.* 10, 145).

« Magnus lui-même sentit la peur, il décida de ramener les enseignes à l'arrière et de ne pas exposer aux risques d'une si grande bataille une troupe déjà vaincue, sans l'avoir vu, par la renommée de César ».

L'armée pompéienne est qualifiée au vers 600 de « vaincue » (*uictum... agmen*), alors que le combat n'a pas eu lieu. La réputation seule de César l'a vaincue, et Pompée lui-même sera vaincu à Pharsale. Les trois premiers vers de cette évocation annoncent ainsi non seulement la situation dans laquelle se trouve Pompée à ce moment-là à Brindes, mais également le sort qui l'attend.

Mieux encore : l'intertextualité avec l'*Énéide* de Virgile conduit à rapprocher l'arrivée d'Énée en Afrique et le départ de Pompée d'Italie. En effet, la description de la ville de Brindes, qui débute au vers 610 avec la formule *Urbs est*, fait écho à la description de Carthage au début du chant I de l'*Énéide* (Verg. *Aen.* 1, 12-14) :

Urbs antiqua fuit,^P *Tyrii*^H *tenuere coloni*,
Karthago, Italiam^P *contra*^H *Tiberinaque longe*
ostia, (...)

« Il y eut jadis une ville – des colons tyriens l'habitèrent –, Carthage, en face de l'Italie, au loin, et des bouches du Tibre, (...) ».

Même si Lucain s'écarte du modèle conventionnel de l'*ephrasis topou*¹³, le rapprochement avec l'*Énéide* de Virgile est confirmé par l'allusion aux fondateurs de la cité, les colons tyriens (*Tyrii... coloni*) au v. 12 de l'*Énéide*, les colons dictéens (*Dictaeis... colonis*) au v. 610 de la *Pharsale*¹⁴. La place de ces termes dans le vers confirme le rapprochement : chacun des adjectifs est placé à la P, et les deux vers débutent et finissent par les mêmes mots : *urbs / coloni*.

Les lieux évoqués jouent un rôle symbolique dans la destinée des deux hommes que tout oppose¹⁵. Le destin de Pompée est à l'opposé de celui d'Énée¹⁶ : voyageant de l'Orient vers l'Occident, de la mer vers la terre, Énée a quitté une ville en ruines pour venir fonder une nouvelle cité. Pompée, quant à lui, allant de l'Occident vers l'Orient, de la terre vers la mer, abandonne une ville illustre et se dirige vers une contrée étrangère où il va mourir. Pompée apparaît ainsi comme le double négatif d'Énée¹⁷.

De plus, le départ de Pompée est en réalité une fuite, présentée comme peu glorieuse par le poète (*furtinae... fugae*, v. 688) (Luc. *B.C.* 2, 687-698) :

¹³ En effet, la mention du lieu décrit, ici *Brundisium*, figure dans les vers qui précèdent (vv. 608-609), alors que traditionnellement le nom du lieu est indiqué dans le développement descriptif. Se reporter à AYGON, *art. cit.*, pp. 44-45.

¹⁴ L'origine crétoise de Brindes est mentionnée également par Strabon 3, 6, 3.

¹⁵ Même si, pour L. THOMPSON, *A Lucanian Contradiction of Virgilian Pietas : Pompey's Amor*, in *Classical Journal* 79, 3, 1984, pp. 207-215, en particulier pp. 208-209, le point commun entre les deux hommes est la fuite à laquelle ils se résolvent, mais pas pour les mêmes raisons.

¹⁶ Voir E. NARDUCCI, *Lucano. Un'epica contro l'impero. Interpretazione della Pharsalia*, Rome-Bari, 2002, pp. 282-284.

¹⁷ AYGON, *art. cit.*, p. 46, qualifie Pompée d'« anti-Énée », à partir de l'idée que la *Pharsale* serait une « anti-*Énéide* ». Nous pensons quant à nous que c'est à tort que Lucain a été qualifié d'« anti-Virgile ». Il se situe plus exactement « au-delà » de Virgile.

Vt tempora tandem

furtinae placere fugae, ne litora clamor
nauticus exagitet, ne bucina dinidat boras,
ne tuba praemonitos perducatur ad aequora nautas, 690
praecepit sociis. Iam coeperat ultima Virgo
Phoebum laturas ortu praecedere Cbelas,
cum tacitas solvere rates. Non anchora nocet
mouit, dum spissis auellitur uncus harenis ;
dum iuga curuantur mali dumque ardua pinus 695
erigitur, panidi classis siluere magistri,
strictaque pendentes deducunt carbasa nautae
nec quatiunt ualidos, ne sibilet aura, rudentis.

« Lorsque Pompée a trouvé le moment opportun pour une fuite furtive, il recommande à ses compagnons que le cri des matelots ne trouble pas les rivages, que le cornet ne divise pas les heures, que la trompette n'appelle pas les matelots sur les eaux. Déjà la Vierge à son déclin avait commencé à précéder les Pincés qui allaient escorter Phébus à son lever, quand on détacha les vaisseaux silencieux. L'ancre ne fit pas pousser de cris, tandis qu'on en arrache la pointe des sables épais ; pendant que les antennes du mât se courbent, que se dresse le pin dans les airs, les commandants de la flotte, effrayés, gardent le silence, et les matelots suspendus font tomber les voiles serrées sans secouer les câbles solides pour que l'air ne siffle pas ».

La fuite de Pompée rappelle celle d'Énée quittant Carthage et Didon. On notera au moment du départ une insistance particulière sur le silence, que met en valeur la triple anaphore de la conjonction *ne* (v. 688, 689, 690). Les éléments traditionnels du départ d'une flotte sont réduits au silence : pas de cri des matelots (v. 688-689), pas de *bucina* sonnante les quartiers de garde durant la nuit (v. 689), pas de trompette donnant le signal du départ (v. 690). Vaisseaux et marins sont plongés dans le silence (*tacitas rates*, v. 693 / *siluere*, v. 696). Aucune voix (v. 693-694), aucun son (v. 698) ne résonne. Telle est la victoire de Pompée à Brindes : avoir réussi à s'échapper de nuit de Brindes (Luc. B.C. 2, 708) :

Heu pudor ! exigua est^P fugiens^H uictoria Magnus.

« Ô honte ! La fuite de Magnus est une petite victoire ».

L'ensemble du vers repose sur un jeu de mots lourd de sens. En effet le participe *fugiens*, qui se rapporte à *Magnus*, est mis en valeur entre la P et l'H, sommet du vers, et jouxte le substantif *uictoria*, que qualifie l'adjectif *exigua*. Ce dernier trouve un écho antithétique avec le surnom de Pompée (*Magnus*), pour faire comprendre que la fuite de Pompée, certes couronnée de succès, est en réalité une défaite. L'exclamation en tête de vers *Heu pudor !* marque l'intervention du narrateur, pour qui la fuite de Pompée constitue une atteinte au *pudor*, vertu de l'homme de bien. Pour E. Narducci, la fuite de Pompée quittant Brindes et l'Italie introduit l'image du héros en déclin¹⁸.

¹⁸ NARDUCCI, *op. cit.*, p. 282.

Le poète insiste sur le sort pitoyable de Pompée, condamné à être un fugitif (*fugiens*, v. 708 ; *pulsus*, v. 728 ; *exul*, v. 730). Les derniers vers du passage annoncent quel sera le sort de Pompée (Luc. B.C. 2, 731-733):

*Quaeritur indignae sedes longinqua ruinae.
Non quia te superi patrio priuare sepulchro
maluerint, Phariae busto damnantur barenae.*

« On cherche une demeure lointaine pour une chute indigne. Ce n'est pas que les dieux aient voulu te priver du tombeau dans ta patrie : les sables de Libye sont condamnés à voir ce bûcher ».

Sont évoqués la fin indigne de celui qui fut *Magnus* (*indignae [...] ruinae*, v. 731), l'exil (*sedes longinqua*, v. 731), la mort (*sepulchro*, v. 732) et le bûcher (*busto*, v. 733)¹⁹.

Car, avec l'arrivée de César, le site de Brindes va connaître un profond bouleversement²⁰. Le poète, avant de décrire les travaux entrepris par César dans le port de Brindes, expose d'abord les motivations du général qui, en même temps, révèlent plusieurs traits de son caractère (Luc. B.C. 2, 650-652 et 656-661):

At numquam^T patiens^P segnis^H longaeque quietis 650

*ārmōrūm, ne quid^P fatis^H mutare liceret,
ādsēquūtūr^T generique^F premit^H uestigia **Caesar.***

(...)

*sed Caesar in omnia **praeceps,*** 656

*nil actum credens, cum quid superesset agendum,
instat atrox: et adhuc, quamuis possederit omnem*

*Italiam, extremo sedeat quod litore Magnus,
communem^T tamen esse^F dolet^H nec rursus aperto* 660

*uult hostes^T errare^F freto^H sed molibus undas
obstruit (...).*

« Mais César, incapable toujours de supporter un mol et long repos des armes, de peur qu'il ne fût permis au destin de changer, suit de près, et s'attache aux pas de son gendre. (...) Mais César, ardent à toutes les entreprises, jugeant qu'il n'y a rien de fait quand il reste quelque chose à faire, redouble avec une ardeur farouche et, quoiqu'il possède toute l'Italie, il se plaint encore, parce que Magnus demeure placé à l'extrême pointe du rivage, de la partager avec lui ; il ne veut pas pourtant que les ennemis errent sur une mer libre, mais il obstrue les eaux par des môles (...) ».

On remarquera que le sujet *Caesar* est rejeté tout à la fin de la première phrase, longue de trois vers (v. 650-652), comme si le poète refusait de prononcer son nom.

¹⁹ Pour MENZ, *op. cit.*, pp. 77-83, dans le récit de l'épisode et s'agissant de la fuite à laquelle se résout Pompée, le poète s'efforce de susciter pitié et compassion pour le sort de Pompée.

²⁰ Le récit des événements fait par Lucain correspond dans les grandes lignes à celui de César dans le *Bellum civile* (1, 25-30). Mais alors que César cherche dans son récit à justifier sa conduite et met en avant son constant désir de négociation, Lucain insiste au contraire sur la personnalité de César et sur ses motivations profondes.

Est d'emblée associé à César le thème de la guerre, comme l'indique explicitement la première proposition : *numquam patiens segnis longaeque quietis / armorum* (« incapable toujours de supporter un mol et long repos des armes »). Avec le rejet du mot molosse *ārmōrūm* au début du vers 651, cette proposition fait ressortir non seulement l'incapacité de César à rester en repos, mais le présente comme un personnage belliqueux, qui recherche sans cesse de nouveaux conflits. Les deux expressions du vers 652 *adsequitur generi et premit uestigia*, de sens voisin, soulignent certes le dynamisme de César, mais dénoncent un dynamisme dirigé contre son beau-père, véritable *nefas*, comme le fait ressentir le rythme heurté du vers. En effet, le verbe *ādsēquitūr*, choriambre placé à l'initiale, crée par la discordance ictus / accent un violent contraste, et la séquence T F H en accentue la dramatisation émotionnelle. Pour F. Barrière, ces traits de caractère rapprochent César du modèle d'Atrée dans le *Thyeste* de Sénèque : « Le refus de l'inaction est commun aux deux personnages (cf. Sénèque, *Thy.* 176), tout comme l'obsession de l'élimination d'un ennemi pourtant proche par le sang ou le mariage. En outre, la situation elle-même est assez similaire : César possède l'Italie et pousse Pompée à l'exil, de même qu'Atrée est maître d'Argos et en chasse Thyeste »²¹.

La suite du passage (v. 656 et suiv.) confirme et développe le portrait de César. Ce dernier est défini par sa *celeritas*, ce dont témoigne l'adjectif *praeceps* à la fin du v. 656 ainsi que par son activité permanente, comme le résume la *sententia* du vers 657 : « jugeant qu'il n'y a rien de fait quand il reste quelque chose à faire ». La formule fait ressortir la volonté de César de toujours achever ce qu'il entreprend ; elle souligne aussi l'absence de toute modération chez lui, si bien qu'E. Narducci voit dans César les mêmes traits de caractère que chez Hannibal²² : un même dynamisme les rapproche, une même soif de combats, de destruction et de rage les animent.

Or les motivations qui animent César sont présentées par le narrateur comme paradoxales (v. 658-661). D'une part, le général souhaite chasser Pompée d'Italie, alors même que celui-ci ne représente plus un danger dans la conquête de l'Italie. D'autre part, tout en souhaitant que Pompée ne soit plus en Italie, il tente de bloquer son départ de Brindes vers la Grèce. La séquence TFH, qui parcourt à la fois le vers 660 et le vers 661, accentue par son rythme heurté, l'impression de déséquilibre. L'image que le poète donne de César est celle d'un despote que rien ni personne ne retient, et qui se laisse conduire par ses passions. En le présentant comme voulant tout accomplir tout de suite et ne supportant aucun délai, Lucain fait aussi de César un autre Alexandre que rien n'arrête²³. Les personnages historiques successivement évoqués en arrière-plan ont tous un point commun : ils sont autant d'exemples d'orgueil, de démesure et d'ambition, que ce soit dans leurs intentions ou dans leurs actes.

C'est pourquoi le poète prend soin de développer sur près d'une vingtaine de vers (v. 661 à 679) les travaux entrepris par César pour bloquer la sortie du port. Il convient de souligner tout d'abord l'ampleur de ces travaux, qui sont de trois ordres.

La première phase des travaux consiste à construire des digues faites de blocs de pierre (Luc. *B.C.* 2, 661-668):

²¹ BARRIÈRE, *op. cit.*, p. 256. C'est également l'opinion de FANTHAM, *op. cit.*, p. 208.

²² NARDUCCI, *op. cit.*, pp. 207-208.

²³ Voir RADICKE, *op. cit.*, p. 227.

(...) *sed molibus undas*
obstruit et **latum deiectis rupibus aequor.** DSSS
Cedit in *immensum*^P **cassus**^H labor :^B *omnia pontus* DSSD
haurit saxa uorax^P **montesque**^H *inmiscet harenis :*
ut maris Aegatis medias si celsus in undas 665
depellatur Eryx, *nullae tamen aequore rupes*
emineant, *uel si conuulso uertice Gaurus*
decidat in *fundum penitus stagnantis Auerni.*

« Mais il obstrue les eaux par des digues, le large par des blocs de pierre jetés dans les profondeurs. Le travail se perd inutile dans l'immensité ; la mer dévorante absorbe tous les rochers et mêle les montagnes à ses sables, de même que, si l'Eryx élevé était englouti au milieu des flots de la mer Egate, aucune roche ne dépasserait cependant à la surface de l'eau, ni davantage si, son sommet arraché, le Gaurus tombait dans les profondeurs de l'Averne stagnant »²⁴.

La description se veut épique, non seulement par l'emploi du terme *molibus* (« les digues », v. 661) et par l'expression *latum deiectis rupibus* (« des blocs de pierres jetés dans les profondeurs », v. 662), mais aussi par le parallélisme dans la dipodie finale *molibus undas / rupibus aequor*. Il n'est pas jusqu'au rythme du vers 662, qui débute par un dactyle et se poursuit par trois spondées (DSSS), qui n'accompagne le déplacement de ces masses qui peu à peu obstruent les eaux. Le verbe d'action *obstruit*, placé en tête du vers 662, traduit tout particulièrement la volonté ferme de César, dont l'objectif est de fermer à Pompée la route de la mer.

Ce que décrit le poète est en réalité un combat épique entre César et la nature. Les armes sont d'un côté d'énormes blocs de pierre, de l'autre le flot qualifié de *uorax* au vers 664, adjectif mis en valeur par sa position à la P, et dont la sonorité en *-ax* le rapproche du terme *saxa* qui le précède : la mer dévore ainsi tous les rochers qu'on y jette. La description atteint un summum avec l'hyperbole des montagnes (*montes*), qui insiste sur la quantité de roches et de pierres jetées au fond de la mer. Elle est développée par une double analogie géographique avec le mont Eryx (v. 666) et le mont Gaurus (v. 667), associés à une étendue d'eau qui leur est proche, la mer Egate d'un côté, l'Averne de l'autre, pour faire ressortir la notion de profondeur. La lutte acharnée se laisse percevoir par le nombre de verbes d'action placés, à une exception près²⁵, en tête de chaque vers du passage.

Or, dans cet affrontement, César est vaincu, comme l'indique le vers 663 : *Cedit in immensum cassus labor* : « Le travail se perd inutile dans l'immensité ». En effet, l'ampleur des travaux ne résiste pas à l'immensité et à la voracité de l'abîme²⁶, ce que soulignent en particulier le verbe *cedit* mis en exergue au vers 664, ainsi que l'adjectif *cassus*, placé entre la P et H, sommet du vers. La ponctuation bucolique, rare chez Lucain, crée un effet d'emphase, propre à souligner l'importance de ce moment de basculement.

La deuxième phase de travaux débute au vers 669. Ayant échoué dans la construction d'une digue de pierres, César entreprend d'ériger sur l'eau une barrière de bois, faite de troncs d'arbres flottants et attachés ensemble par des chaînes (Luc. B.C. 2, 669-678) :

²⁴ Traduction personnelle.

²⁵ Il s'agit du vers 665.

²⁶ Consulter A. LOUPIAC, *La poétique des éléments dans La Pharsale de Lucain*, Bruxelles 1998, p. 96.

<i>Ergo ubi nulla uado tenuit sua pondera moles,</i>		DDDD
<i>tunc placuit^T caesis^P innectere nincula siluis</i>	670	DSSD
<i>roboraque immensis^P late^H religare catenis.</i>		DSSD
<i>Talis fama canit^P tumidum^H super aequora Xersen</i>		
<i>construxisse uias, ^P multum^H cum pontibus ausus</i>		
<i>Europamque Asiae Sestonque admouit Abydo</i>		
<i>incessitque fretum rapidi super Hellesponti</i>	675	
<i>non eurum zephyrumque timens, cum uela ratisque</i>		
<i>in medium deferret Athon. Sic ora profundi</i>		
<i>artantur casu nemorum.</i>		

« Comme aucune masse n'était donc retenue par son poids dans les bas-fonds, César décida d'attacher des liens à des bois coupés et de relier sur une large étendue les troncs par d'immenses chaînes. Une légende semblable raconte que l'orgueilleux Xerxès construisit des routes sur les flots, quand, plein d'audace, il approcha l'Europe de l'Asie et Sextos d'Abydos, puis s'avança sur le détroit du rapide Hellespont, sans craindre l'eurus et le zéphyr, tandis qu'il portait les voiles et les carènes au milieu de l'Athos. Ainsi les passages de la mer sont rétrécis par la chute des forêts ».

L'ampleur de la tâche est suggérée une fois encore par un même effet d'hyperbole, créé par l'expression *caesis... siluis* (v. 670), dont la disjonction expressive met en valeur le participe *caesis*, placé entre la T et la P, et par le cumul de l'adjectif *immensis* et de l'adverbe *late* au vers suivant.

La description de ces travaux ne relève pas seulement du grossissement épique ; elle met en évidence l'ambition démesurée de César, ce que confirme la comparaison entre César et Xerxès (vv. 672-677). Le passage, qui s'étend sur six vers, fait allusion à la préparation de l'expédition de Xerxès contre Athènes en 480 av. J.-C. Le pont de navires que Xerxès avait fait édifier pour faire traverser ses troupes de Sestos à Abydos est, aux yeux mêmes des Anciens²⁷, la représentation d'une immense arrogance : l'entreprise de Xerxès est « le symbole du sacrilège contre nature par excellence, puisqu'elle transforme l'eau en terre »²⁸. Elle constitue une marque évidente d'*hybris*, comme l'indiquent d'emblée l'adjectif *tumidum*, placé au sommet du vers entre la P et H (v. 672), ainsi que le syntagme *multum... ausus* au vers suivant, dont l'adjectif figure également entre la P et H²⁹. Ils soulignent l'orgueil démesuré du roi perse et les excès dont il est capable. La comparaison entre César et Xerxès réapparaît chez Lucain au livre VI (*B.C.* 6, 55) dans un même contexte de siège, lorsque César entreprend des travaux de fortifications pour encercler Pompée à Dyrrachium (6, 29-63). La comparaison avec Xerxès permet ainsi de rapprocher d'un personnage historique réputé pour sa démesure l'action de César voulant barrer à Pompée la route de la Grèce.

²⁷ Voir Esch. *Pers.* 744-749 ; Lucr. 3, 1029-1033 ; Prop. 2, 11, 22 ; Juv. 10, 173-175.

²⁸ BARRIÈRE, *op. cit.*, p. 263. Consulter également LOUPIAC, *op. cit.*, p. 96-98. L'auteur rappelle, p. 97, que « la référence absolue dans le domaine du sacrilège perpétré contre la nature est bien sûr la folle entreprise de Xerxès qui voulut jeter sur l'Hellespont « sa route aux mille chevilles, comme un joug au cou de la mer », comme le dit Eschyle dans *Les Perses* (vv. 71-72) ».

²⁹ SAYLOR, *art. cit.*, pp. 192-193, souligne à la fois une abondance de mots grecs et de procédés stylistiques (hyperboles, hyperbate, etc.) dans ce passage établissant une comparaison entre César et Xerxès. Voir aussi FANTHAM, *op. cit.*, pp. 212-213.

Cette seconde tentative de César est cette fois couronnée de succès, même si ce succès est partiel (v. 677-678) : César réussit certes à mettre en place une digue flottante qui, de fait, rend l'embouchure du port plus étroite, mais sans que le blocus ne soit total, comme l'indique le verbe *artantur* (« rétrécir ») mot molosse placé en tête de vers, qui ralentit le rythme du vers.

Enfin, la troisième phase de travaux consiste à construire, sur cet amoncellement, des tours facilitant la défense (Luc. B.C. 2, 678-679):

*Tunc aggere multo
surgit opus, longaeque tremunt super aequora turres.*

« Alors ce vaste entassement fait surgir l'ouvrage, et de longues tours tremblent sur les mers ».

L'emploi du verbe *surgere* (« se dresser ») témoigne de l'ampleur de l'ouvrage. En effet, « après une insistance sur la profondeur de l'eau (...), le fait qu'un édifice et que des tours puissent s'élever montre que cette entreprise va contre la topographie du lieu »³⁰.

Au total, ces travaux de constructions extravagants, imposés à la nature, comme ce sera le cas à Marseille³¹, comme ce sera le cas à Dyrrachium³², par leur caractère hybride, et plus encore par leur démesure, modifient la topographie du lieu, voyant émerger une terre nouvelle (*tellus noua*), comme l'indique le poète au vers suivant³³. Les constructions excessives de César, défiant les lois de la nature, ruinent en effet l'ordre naturel du port de Brindes, en même temps qu'elles témoignent de l'ambition contre nature de César dans le conflit.

Aussi l'excès final de César dans cet épisode intervient-il au moment du départ de la flotte pompéienne, le long du chenal resserré où deux vaisseaux vont être pris (Luc. B.C. 2, 711-713):

*Hic haesere rates geminae classicae paratas
excepere manus, tractoque in litora bello
hic primum^T rubuit^P ciuili sanguine Nereus.*

« Là échouèrent deux vaisseaux ; ils reçurent les grappins préparés pour la flotte et, la lutte s'étant prolongée sur le rivage, ici pour la première fois, Nérée fut teint du sang de la guerre civile ».

L'anaphore de l'adverbe *hic* (v. 711 et 713), monosyllabe accentué, souligne l'importance symbolique du lieu. En effet, le chenal protecteur permettant de gagner la mer est devenu un piège tendu par les Césariens, où des Romains tuent des Romains³⁴. Comme ce fut le cas lors de la progression sur terre de César et de ses

³⁰ BARRIÈRE, *op. cit.*, p. 265.

³¹ Cf. B.C. 3, 375-398.

³² Cf. B.C. 6, 1-63.

³³ V. 680 : *Pompeius tellure noua compressa profundi / ora uidens curis animum mordacibus angit, (...)* : « Quand Pompée voit les passages de l'abîme marin étranglés par une terre nouvelle, son âme est angoissée et rongée de soucis (...) ».

³⁴ Voir SAYLOR, *art. cit.*, p. 195.

troupes³⁵, c'est également ici sur mer que coule pour la première fois le sang romain. Le syntagme *ciuili sanguine* (v. 713) dénonce le meurtre de citoyens romains, que Lucain attribue explicitement à César. Comme l'indiquent E. Fantham et F. Barrière, si l'antononase *Nereus* pour désigner la mer est répandue dans l'épopée, son emploi est néanmoins motivé par Lucain « pour créer l'image de la divinité qui rougit de honte devant le crime de la guerre civile »³⁶ et qui, pour la première fois, souille la nature³⁷. Même si seuls deux vaisseaux furent pris, le poète entend souligner la valeur symbolique de ce premier sang romain versé. Ainsi le double sens du verbe *rubuit* (« être rouge » / « être rouge de honte », v. 713) et sa mise en valeur entre la T et la P mettent l'accent « sur la couleur du sang, ce rouge qui teinte la transparence de l'eau et signifie non seulement les morts sacrilèges de la guerre civile »³⁸, mais préfigure aussi la mort de Pompée dans la barque égyptienne.

Or, c'est précisément sur les mots *sanguine Magni* que se clôt le livre 2 (734-736) :

*Procul hoc et in orbe remoto
abscondat Fortuna nefas, Romanaque tellus
immaculata sui seruetur sanguine Magni.*

« Que bien loin, aux confins de l'univers, la Fortune cache ce sacrilège, et que la terre romaine reste vierge du sang de son Magnus ! ».

En conclusion, l'épisode du blocus de Brindes montre qu'il y a bien un avant et un après l'arrivée de César. Les travaux que ce dernier entreprend à Brindes aboutissent moins encore à la transformation du site qu'à un renversement de la nature, qui témoigne à la fois de l'ambition démesurée de César et du sacrilège dont il est capable, alors que Pompée, en position de faiblesse, est obligé de fuir. Sa fuite est un aveu de faiblesse et une défaite qui annoncent le sort qui l'attend au terme de son voyage par mer, à savoir la mort. Le poète présente César comme un général prêt à tout pour vaincre, même à braver les forces de la nature. Et lorsque la nature s'oppose à ses desseins, elle est considérée comme un ennemi à part entière, dont le poète se plaît à décrire la résistance en une vision épique et grandiose. Au terme de l'avancée fulgurante de César et de ses troupes à travers l'Italie et au vu des travaux gigantesques réalisés à Brindes, rien ni personne ne semble pouvoir l'arrêter, pas même la nature. La dégradation qu'il engendre sur son passage dépasse ainsi le monde des hommes et atteint la nature elle-même, engendrant un désastre *plus quam ciuile*.

³⁵ Cf. B.C. 2, 439-440 : *Caesar in arma furens nullas nisi sanguine fuso / gaudet habere uias* (...) : « César, dans sa fureur belliqueuse, est heureux de ne se frayer une route qu'en répandant le sang, (...) », et B.C. 2, 536 : (...) *iam tetigit sanguis pollutos Caesaris enses* : « Déjà le sang a teint les épées souillées de César ».

³⁶ BARRIÈRE, *op. cit.*, p. 273 et FANTHAM, *op. cit.*, p. 218.

³⁷ LOUPIAC, *op. cit.*, p. 111.

³⁸ LOUPIAC, *op. cit.*, p. 159.

ABSTRACT

L'épisode du blocus du port de Brindes, que Lucain décrit au livre II de la *Pharsale* revêt une signification toute particulière dans le récit des événements relatifs à la guerre civile opposant César et Pompée. C'est en effet à Brindes que Pompée se replie face à l'avancée inexorable de César en Italie. La description du lieu n'est pas un pur ornement poétique et l'épisode n'est pas une simple digression. Bien au contraire, il permet de montrer la transformation que le site va connaître avec l'arrivée de César. Mieux encore : l'épisode du blocus dévoile d'une part l'état d'esprit des deux protagonistes à ce moment du conflit. D'autre part, les actions et prises de décision de chacun des deux généraux, qui tentent d'utiliser la configuration du lieu à leur avantage, révèlent grâce à une riche intertextualité le destin qui les attend.

The episode of the blockade of the port of Brundisium, that Lucan describes in Book 2 of the *Pharsalia*, is a highly significant account of the events concerning the civil war between Caesar and Pompey. Pompey withdraws to Brundisium in response to Caesar's relentless advance through Italy. The description of the area is not merely a poetic ornament, and the episode is not just a digression. On the contrary, it shows the transformation that the site will undergo when Caesar arrives there. Moreover, the episode of the blockade reveals the state of mind of the two protagonists at this moment in the conflict. Furthermore, the actions and decision making of each of the two generals, who try to use the topology of the area to their advantage, reveal through a rich intertextuality the fate that awaits them.

KEYWORDS: Brindes; ecphrasis topou; hybris; nature; ouvrages de siège.

Régine Utard
Sorbonne-Université, Édition, Interprétation et Traduction des Textes Anciens
EDITA, F-75005, Paris, France
regine.utard@wanadoo.fr